

ALFRED REBOUX
LILLE à la succursale de l'Agence
Roubaix, rue de la Gare, n° 1239
Tous les jours, de 7 heures à 10 heures

JOURNAL DU NORD
MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD
Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
ANNONCES: la ligne...
Rédaction: 30 c.
Régime: 30 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces pour le Journal de Roubaix sont reçus:
A ROUBAIX, aux bureaux du journal.

Table with 2 columns: Services particuliers, 3 MAI, 4 MAI. Lists various services and their prices.

Table with 2 columns: Services particuliers, 3 MAI, 4 MAI. Lists various services and their prices.

DEPENSES COMMERCIALES
Dépenses de M. E. Bouché et Cie, du Hôtel,
Dépenses à Roubaix, par M. Bouteau-Grymouze.

BOULETIN DU JOUR
Les nouvelles de Tunisie sont satisfaisantes. La brigade commandée par le général Maïtraud, a pris à Bizerte les postes qu'avaient primitivement occupés les compagnies de débarquement de la flotille placée sous les ordres du contre-amiral Conrad.

Le matin, de bonne heure, j'ai voulu me donner le rafraîchissement d'une promenade solitaire dans le parc, en bonne fortune avec moi-même. Je descendais de ma tour à pas de loup, et j'étais à peu près au milieu de l'escalier, quand subitement un bruit sec, martelant les marches au-dessous de moi, m'a averti de l'approche de M. de Louvercy, qui se rendait apparemment à la bibliothèque. Je me suis arrêté toute saisie...

FEUILLETON DU 5 MAI
- 3 -

LE JOURNAL
D'UNE FEMME
PAR OCTAVE FEUILLET

Le matin, de bonne heure, j'ai voulu me donner le rafraîchissement d'une promenade solitaire dans le parc, en bonne fortune avec moi-même. Je descendais de ma tour à pas de loup, et j'étais à peu près au milieu de l'escalier, quand subitement un bruit sec, martelant les marches au-dessous de moi, m'a averti de l'approche de M. de Louvercy, qui se rendait apparemment à la bibliothèque.

donnera à la France les garanties sérieuses qu'elle réclame depuis longtemps.

Elle n'est pas non plus question de l'Enfida, affaire soumise à un tribunal international. La France ne veut pas étendre ses conquêtes en Afrique; elle a simplement voulu faire respecter son autorité en châtiant ceux qui avaient violé son territoire. Ajoutons que les Européens de Tunis semblent aujourd'hui n'avoir plus d'inquiétudes.

Les journaux réactionnaires ont vraiment tort, comme on le leur reproche quotidiennement d'accuser nos gouvernements de manquer de prévoyance. Tout le monde sait, en effet, que cette qualité a toujours été constante chez nos hommes d'Etat depuis quelques années. Prévoyant a été M. Waddington avec son engouement pour les Grecs, prévoyant aussi M. Farre, puisqu'aucune critique n'a été élevée contre la mobilisation partielle. Dans tous les cas, il ne sera plus possible désormais aux feuilles « mal pensantes » de ne pas avouer que les inspirateurs du régime actuel ne s'ingénient pas pour fournir à leurs historiens futurs des éléments pour leurs panégiriques.

On peut voir, en ce moment, à l'Exposition annuelle de peinture, un panneau destiné à orner l'église Sainte-Geneviève, dû au pinceau d'un peintre estimé, M. Blanc. Le sujet en est emprunté aux légendes des premiers âges chrétiens. Rien de plus naturel, d'ailleurs, puisque ce tableau doit être placé dans un monument affecté au culte catholique. Mais voici où l'affaire tourne au comique, d'aucuns disent au burlesque et à l'inconvenance. M. Blanc a donné au prophète romain les traits de M. Gambetta, à un diacre ceux de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, à d'autres personnages ceux de MM. Lockroy, Clémenceau, Germain Casse, M. Coquelin n'a pas été oublié, pas plus que M. Brisson, qui est représenté sous les traits d'un évêque!

S'il est vrai, comme le prétend l'Intransigeant, que ces « sommités politiques » aient servi de modèles, il faut avouer qu'elles ont pris un singulier moyen pour laisser leurs traits augustes à la postérité. Peut-être estime-t-on que se laisser représenter dans un tableau religieux constitue une épiграмme à l'adresse du cléricisme.

C'est une idée très-ingénieuse, sans doute, mais en d'autres temps, en temps réactionnaire, n'eût-on pas trouvé de mauvais goût des exhibitions de ce genre? Il ne faut pas s'étonner toutefois: MM. Brisson, Clémenceau, Lockroy, Germain Casse, n'ont-ils pas été bien inspirés en saisissant l'occasion de s'immortaliser à peu de frais? Quant à M. Gambetta, peut-être que l'Apothéose de M. Thiers, par Vibert le rendait jaloux, et c'est ce qui l'a décidé à se laisser « créer dieu » de son vivant. Ils iront donc tous au Panthéon, de par M. le ministre des beaux-arts. Mais, les y laissera-t-on? N'a-t-on pas inscrit, en effet, sur le fronton de ce monument: « Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante »

Journal de l'expédition française
Camp d'El-Aloum, 23 avril, 2 h. s.

Les bandes de convoyeurs indigènes, assis sur le cou de leurs mulets, et des castaflets spahis, le capuchon rouge rabattu sur le bas, la carabine en travers de la selle, ainsi que des hussards enveloppés du grand manteau bleu, le fourreau du sabre traînant à l'étrier.

La route que nous parcourons vient d'être faite par le génie et nos malheureux chevaux butent et glissent à tout moment sur ce sol de terre glaise détrempé par la pluie. Ne tenant nullement à rouler dans les ravins qui nous entourent, j'ai fait faire à mes mulets un fait assez et prend les deux chevaux par la bride; tout en marchant, je cause avec mon Arabe, qui est un ancien trompette de spahis et parle passablement le français. Bougeni, tel est son nom, est-n'en dépense à M. Albert Grévy, un réactionnaire forcené.

A neuf heures du matin, nous arrivons dans la vallée de l'Oued Djersane; après avoir traversé à gué petit cours d'eau, nous arrivons au pied de la montagne d'El-Aloum. Une grande garde de chasseurs à pied est établie en cet endroit dans un champ de maïs. Les petits Lascars noirs (diablot noirs) comme les appellent les Arabes, sont couverts de hautes de la tête aux pieds. Durant les heures continues qui viennent d'avoir lieu, ces braves soldats n'ont songé qu'à préserver leurs armes qui sont aussi brillantes que si elles venaient d'être prises au râtelier.

Le camp de général Vincendon est installé sur le pied de la montagne, au pied d'un piton escarpé, au pied duquel sont situées les ruines d'un vieux bordj. De ce campement, l'on a devant soi le centre des positions kroumirs. Sur un petit piton, à 500 mètres en avant de nos positions, est installée une compagnie de grand'garde. C'est dans les broussailles du ravin qui fait face à ce poste avancé qu'a eu lieu le combat du 31 mars dernier. Ce jour-là, la poudre a rudement parlé; les Kroumirs, guidés sans doute par le capitaine Clemont et le lieutenant St-Hilaire, tous deux officiers à la compagnie du 59e; de M. Baruch, interprète militaire. Durant tout l'engagement, ce dernier resta constamment chef de file au milieu de la première ligne de tirailleurs, animant les soldats de son exemple. Pendant un moment il, sur le point de mire des Kroumirs et principalement de leur chef, le cheik Nouia-ben-Rerib, un des meilleurs tireurs de la contrée. Heureusement, aucune balle ennemie n'atteignit cet intrépide officier.

Tout au fond de l'horizon, j'aperçois les pentes boisées du Djebel-ou-Sekkek, où les ennemis sont installés sur la pente qui nous appartient et gardent l'entrée du fedj (défilé) de Kahlia, conduisant à Babouche, au centre du pays des Kroumirs.

Hier, dans l'après-midi, deux officiers de l'état-major du général Vincendon ont voulu reconnaître le passage, et se sont aventurés sous ce point, recouverts de longs burnous blancs. Grâce à ces manteaux qui, de loin, les faisaient ressembler à des arabes, ils purent avancer jusqu'à 30 mètres de la crête de la première colline occupée par les Kroumirs, quand tout à coup un coup de vent entr'ouvrit le burnous de l'un d'eux et fit apercevoir l'uniforme français. Aussitôt un indigène, qui était accroupi derrière un bloc de pierre, fit feu sur eux avec son fusil à silex, et se mit à pousser des cris de pion qui firent accourir une dizaine d'ennemis: salués par une décharge presque à bout portant, les deux officiers se retirèrent et revinrent à El-Aloum rendre compte de leur mission à leur général.

La pluie continue toujours par ondées. Vers une heure de l'après-midi, une véritable trombe d'eau s'abat sur le plateau d'El-Aloum, traversant les tentes, renversant les faisceaux d'armes et convertissant le terrain en un bourbier glissant sur lequel il est presque impossible de marcher. En ce moment arrivent deux batteries d'artillerie montagnarde venant de Remel-Souk. Les hommes, en pantalons et blouses de toile, trempés jusqu'aux os, s'attendent de l'épauler les mulets chargés des pièces démontées qui butent et piétinent à chaque pas.

A deux heures, arrivés des généraux Forgemol, Galland, Ritter, qui viennent tenir conseil au camp du général Vincendon. N'étant pas admis à connaître les secrets des dieux, je reprends avec mon daira la route de Dun-Teboul, après avoir serré la main à mon vieil ami Bourde, le correspondant spécial du Temps, qui est arrivé hier à El Aloum.

Bordj de Dun-Teboul, 23 avril 4 h. s. La pluie est arrêtée pour le moment; mais reste toujours menaçante: de gros nuages gris roulent leurs flocons épais sur les pentes du Kef-Chab et des montagnes voisines. La route que nous suivons, traversée tantôt des bois de chênes-lièges, de pins maritimes, de frênes, de châtaigniers et de noyers, où des centaines de rognissols, perchés dans les branches, chantent à plein gosier, tantôt des fourrés épais presque impenétrables de bryères, de genêts épineux et de lentiques. Ces hautes broussailles servent de tanières, me dit mon daira, à de nombreux chats-tigres, et, en effet, par moments, nos chevaux pointent les oreilles, hochant et se cabrant, mais il n'y a aucun danger à rejouter, car ces fauves n'attaquent jamais les voyageurs.

A quatre heures, j'arrive au bordj d'Oun Teboul, vaste bâtiment carré à murailles crénelées, situé au pied du pic de la Mita. A quelque distance dans la plaine, j'aperçois les gourbis abandonnés et l'emplacement des troupes du général Ritter sur le bord du lac Tonga. Craignant que ses soldats ne rencontrassent des livres pernicieuses dans ce bas-fond malsain, le général a eu l'excellente idée de lever son camp ce matin et de le transporter à quatre kilomètres en avant dans les terres sèches et salées, couvertes de bryères, de genêts épineux et de lentiques. J'ai là sous les yeux un vrai camp face à l'ennemi et les deux lignes parallèles de tentes, couvertes de bryères, les sommet par le génie et le 59e. A l'intérieur, le train, l'artillerie, l'ambulance; au centre, à l'ombre de deux grands chênes, les tentes coniques de l'état-major.

A cinq heures, les compagnies de grand'garde, en pantalon de toiles, la manteau et pantalon de drap roulés sur le haut du sac, vont prendre position sur les sommets des collines boisées de l'autre côté du Djebel-ou-Sekkek. Ces compagnies sont guidées par une dizaine d'Arabes de la contrée, les jambes nues le burnous-éfrangé rabattu sur le long mousquet à multiples épines de cuivre pour préserver les bassinets du contact de la pluie.

Presque au même instant débouchent au galop par la route d'Oun-Teboul, un spahis rouge et un daira bleu, la carabine au point précédant le général Ritter observant M. d'Ebilis l'enlevé dans ses bras, comme un enfant, au milieu du feu, et sous les pieds des chevaux... c'est très-beau! — et depuis il n'a pas cessé d'être parfait pour lui... Il a même trouvé moyen de le rattacher à la vie en lui persuadant d'écrire l'histoire de cette affreuse guerre... Ils s'occupent de cela ensemble...

M. d'Ebilis vient le voir souvent... Il lui apporte tous les documents qui peuvent lui être utiles pour son travail... il est lui-même très instruit, très savant... chef d'escadron d'état-major à trente ans... c'est très joli!

qui révisait du conseil de guerre tenu aujourd'hui sur ce point. Ce vaillant officier avec ses moustaches crânement retroussées, sa fière prestance militaire, la croix de commandeur au cou, les dolmans à revers noirs entrecroisés sur le haut tablier en poil de sanglier, rappelle le type de nos anciens officiers de la maison militaire du roi, mousquetaires et chevau-légers qui, à Fontenoy, au moment d'aborder les grand'garde anglaises, s'élançant l'ennemi de l'épée et s'écriaient en se tournant vers le front de leurs troupes: Messieurs les matras, assurez vos chevaux, nous allons avoir l'honneur de charger.

Dernière le général je retrouve ses officiers d'ordonnance, de vieilles connaissances de Remel-Souk: MM. Barbier et Moutine, capitaines attachés au bureau arabe, Sabotier, capitaine adjudant-major du 59e de ligne, Baruch, interprète militaire et Rémy, aide-interprète. C'est avec ces quelques officiers, que depuis le combat d'El-Aloum jusqu'à l'arrivée du général Forgemol, c'est-à-dire du 31 mars dernier jusqu'au 31 avril, le général Ritter a eu la tâche écrasante de tout préparer et organiser, de Remel-Souk jusqu'à la mer, emplacement des camps, reconnaissance du pays ennemi, etc. Ces officiers d'élite, dans ces délicates fonctions, se sont montrés à la hauteur de leur digne chef, et à l'arrivée du grand état-major tout était en état.

Aujourd'hui le capitaine d'état-major Calvet est arrivé au camp pour exercer les fonctions de chef d'état-major du général Ritter.

Je retrouve aussi le vieux caïd Ramadan, et le maréchal-des-logis du 3e spahis, Krediri, porte-fanion du général. Ce sous-officier indigène, qui est un fils de grande tenue, d'une intelligence remarquable, a suivi dans son enfance les cours de nos écoles, où il a appris, chose rare pour un Arabe, non seulement à lire, mais aussi à écrire couramment le français.

Du quartier général, nous découvrons au delà des collines boisées occupées par nos grand'gardes, les hauteurs où se tiennent les ennemis. En face la crête de Kef-Chef, qui sert de limite, à gauche, les cimes dentelées des montagnes de Haddada, dont les pentes rocailleuses sont garnies à la base de fourrés épais de broussailles. Contre un petit douar et au pied de deux petits mamelons s'ouvre le col de Kef-Royal, qui serpente sur le flanc de la montagne et où, nous disent les Arabes de la contrée, 1,500 Kroumirs attendent notre attaque. Dans la soirée, nous apercevons sur les crêtes des silhouettes de quelques sentinelles Kroumirs, qui se tiennent à l'œil sur la tête, se découplant sur l'horizon.

Avant-hier, M. Baruch, interprète militaire du général Ritter, accompagné par quatre cavaliers du goum, était allé reconnaître si ce défilé était occupé par l'ennemi. Aussitôt qu'il s'y engagea, trois Kroumirs accoururent sur lui en dégringolant les pentes et en agitant leurs fusils. L'ennemi occupant le défilé, le but de sa reconnaissance était atteint. M. Baruch tourna bride et revint tranquillement au pas de son cheval sans être autrement inquiété.

A la nuit, l'aspect de notre campement devient des plus typiques; de grands feux sont allumés sur le front de batterie de chaque compagnie, et les zouaves et les turcos viennent y sécher leurs vêtements trempés par la pluie. Le moral des troupes est excellent, alors qu'à El-Aloum et Remel-Souk le campement des grand'garde devient morne et silencieux aussitôt la tombée de la nuit; ici tout est bruit et gaieté; les zouaves chantent en chœur les refrains de nos cafés-concours: le Beau Nicolas, Tiens! c'est Mathieu; la Sœur de l'Armateur, etc. Les turcos, aux sons du tambour et de la flûte kabyle, dansent en battant des mains; les spahis et les goums font entendre les chants arabes dont le rythme, lent et plaintif, rappelle les maigrements que j'ai entendus durant les guerres d'Espagne, au camp des cazadores.

Le sol est excellent et sec, grâce au sable sur lequel nous nous sommes campés et qui absorbe l'humidité. Bientôt nous nous endormons au bruit monotone de la pluie qui fouette les toits de toile et malgré les galopades furieuses des chevaux parcourant le camp en tous sens. Deux chevaux, dans leur course se précipitent les pieds dans les cordes de la tente de M. Baruch, et s'abattent sur la toile qui cède et s'écarte. Deux autres chevaux malheureux aussi, qui s'étaient sur le lit de camp dormait profondément et se réveilla sous une pluie battante.

LETTRES POLITIQUES

Paris, 29 avril. LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE (Suite et fin.)

II. Mais il ne faut pas oublier, de notre côté, que le plan de campagne dont je viens de tracer les lignes, nous comporte l'envahissement de la Belgique. Dans ce cas, — il est inutile de se le dissimuler, — nous nous heurterions au même moment, d'hostilité qui accueillerait les Allemands sur le sol batave. Le Belge veut rester Belge et ne redoute rien tant que l'annexion de son pays à la France. La crainte de cette conquête a même jeté un certain nombre de nos voisins dans les bras de l'Allemagne. Il y a deux ans, un écrivain bruxellois, M. Théodore Gurt, publia une brochure où ces tendances germaniques étaient fortement accusées. La brochure fut lue et trouva beaucoup d'approbateurs. Faut-il ajouter que depuis 1870, la Belgique a singulièrement augmenté son armée? Elle lui a donné un nouveau fusil; elle l'a mise en état de soutenir une lutte sérieuse, et chaque année, elle consacre des sommes importantes aux fortifications d'Anvers. Depuis cette place jusqu'aux confins de la Hollande, tout le cours de l'Escaut est garni d'une ligne de forts qui défendent le pays du côté de la mer; une autre ligne, — une double ligne de forts qui se développe sur une grande étendue, protège également l'intérieur des terres. Abritée par ces ouvrages, l'armée belge, — une armée de 120,000 hommes, s'il vous plaît, — pourrait attendre, avec une certaine quiétude, les événements. Anvers est, en effet, une forteresse de l'importance de Paris. Une ceinture de forts l'entoure à une distance de 6 à 7 kilomètres. Chacun d'eux constitue une véritable citadelle, avec un camp, des magasins, des fourrages, des dépôts de vivres et de munitions. Construits sur des hauteurs, ces forts ne présentent au dehors d'autre aspect que celui de vertes et innocentes collines où l'œil n'aperçoit qu'avec une certaine peine l'excellent matériel d'artillerie qui s'y dissimule.

Et maintenant, contre quelle puissance se tournerait, le cas échéant, ce redoutable système défensif? Naturellement, contre la puissance qui envahirait la Belgique. Anvers jouerait un grand rôle. Sa situation sur le flanc gauche de notre armée, à proximité du théâtre de l'action, serait un obstacle sérieux qu'il nous faudrait à tout prix neutraliser. Nous serions obligés de détacher contre Anvers des forces considérables, et le blocus, — s'il était tenté,

lument parfait, une exception, une élite exquise. Mais serait-il sage de poursuivre un idéal, qui peut-être n'existe pas, quand on a sous la main un à peu près déjà si rare, et qu'on ne retrouverait peut-être jamais? Un homme tout à fait supérieur n'a-t-il pas presque toujours, autant que je puis le présumer, des défauts de caractère égaux à ses facultés, et qui sont comme l'envers de ses mérites? N'y a-t-il pas en réalité plus de garanties de bonheur pour une femme dans cette honnête moyenne que MM. de Valence représentent avec grâce et distinction.

Ma conscience inquiète se torture pour résoudre ces grosses questions, qui intéressent une si chère destinée... Mais j'admire véritablement la singulière tranquillité d'âme avec laquelle Cécile — quoi qu'elle en dise — attend mon arrêt pour prononcer le sien. Je ne me suis jamais, pour mon compte, trouvé à pareille fête; mais je me figure qu'il y apporterai moins de calme et plus de détermination personnelle... Enfin, nous verrons bien!

A suivre

Lettres mortuaires et d'obits
M. de Louvercy, au Bureau du journal
M. de Louvercy, au Bureau du journal
M. de Louvercy, au Bureau du journal